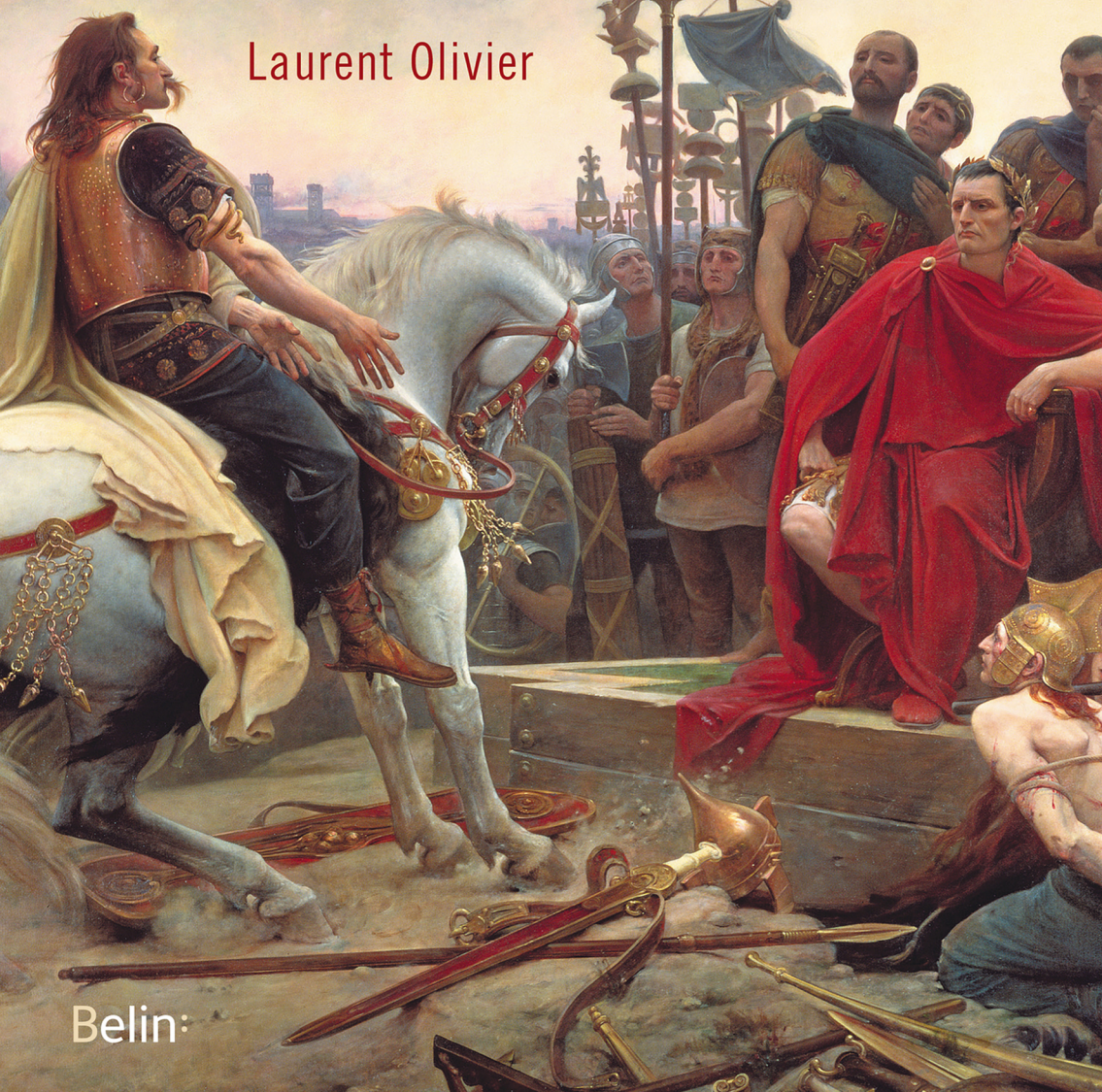


CÉSAR

CONTRE

VERCINGÉTORIX

Laurent Olivier



Belin:

César contre Vercingétorix

Laurent Olivier

César contre Vercingétorix

Belin:

En couverture: *Vercingétorix jette les armes aux pieds de Jules César*, Lionel Noel Royer, 1899, huile sur toile, Musée Crozatier, Le-Puy-en-Velay © Bridgeman Images.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN 2270-4922 – ISBN 978-2-410-01362-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2019, octobre

© Éditions Belin / Humensis, 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

À Pierre Bayard

*«Les preuves d'amour manquent entre
les hommes, alors que les indices de la
trahison et du mal prolifèrent.»*

Philippe Claudel, *L'Archipel du Chien*¹

PROLOGUE

LE RÊVE DE CÉSAR

On aurait rêvé mieux comme entrée dans l'Histoire. En 52 av. J.-C., la Gaule rebellée contre l'intrusion de César dépose les armes et se soumet à la domination romaine. Au pied d'Alésia, par un morne matin d'automne, le jeune Vercingétorix, qui avait été le commandant en chef de l'insurrection générale, est livré et mis aux fers ; tandis que durant tout le jour d'interminables files de prisonniers de guerre, épuisés et hagards, sont conduits à travers les lignes romaines pour être emmenés en esclavage en Italie. C'est la fin de l'indépendance de la Gaule, et le terme précipité de près de mille ans de civilisation celtique. Décapité de ses chefs militaires, dépossédé de son autonomie politique, le monde gaulois va progressivement perdre ses chefs spirituels, puis sa religion et enfin sa langue. Pendant plus d'un siècle encore, des révoltes sporadiques secoueront le joug de la colonisation romaine, pour s'éteindre d'elles-mêmes. La Gaule sera devenue romaine, abandonnant derrière elle son immémorial passé barbare.

Cette histoire, apprise depuis l'enfance, est aussi vieille que l'instruction publique pour tous, instaurée à la fin du

XIX^e siècle. La leçon de cet événement dramatique, qui est en quelque sorte notre « scène primitive », porte un message ambigu : faut-il renoncer à ce que l'on est soi-même, et accepter de se soumettre à une puissance étrangère pour entrer dans le progrès et la civilisation ? Sommes-nous donc ce peuple qui a été arraché jadis à la grossièreté et la médiocrité, vers quoi nous sommes perpétuellement menacés de retomber ? Et avons-nous vraiment besoin d'un maître pour nous éduquer ou d'un souverain pour nous conduire, nous qui sombrerions autrement dans l'anarchie et la discorde ? Le souvenir de cette image d'histoire est trop lointain pour que nous y pensions vraiment ; pourtant, dans les moments d'incertitude et de trouble, une petite voix s'insinue jusqu'à notre conscience : « Non, dit-elle, il n'est pas juste qu'on nous impose quoi que ce soit par la force, et qu'on nous prive de notre liberté. Et lorsque cela arrive, c'est la révolte qui seule est légitime, pour chasser les imposteurs qui veulent nous imposer leur loi. Nous n'avons nul besoin qu'on nous dise comment nous devrions être ; nous voulons seulement qu'on nous laisse vivre comme nous l'entendons. » Du fond de ses forêts gauloises, le spectre de Vercingétorix continue de hanter notre histoire.

Les historiens du XIX^e siècle enseignaient que la France avait été conçue à l'époque de Vercingétorix. Nos « ancêtres les Gaulois » auraient été ces premiers républicains, épris de liberté, auxquels Rome avait enfin imposé des lois. La conquête de la Gaule a donné en tout cas sa forme idéale à la France, comme s'il s'agissait d'une entité naturelle. Les campagnes de César lui ont fixé en effet ses limites : aux Pyrénées au sud, à l'Océan à l'ouest, au Rhin à l'est. En les soumettant, César a fait de cet ensemble de peuples de cultures différentes – les Aquitains au sud-ouest, les Celtes au centre de la France actuelle et les Belges au nord – les habitants d'un seul et même pays, la Gaule. En quelque sorte, César a inventé la France,

sans le savoir. Car dans la mémoire et l'imaginaire collectifs, la conquête de la Gaule a laissé une marque bien plus profonde qu'on ne le pense. Le récit de la lutte de César et Vercingétorix a façonné l'image des habitants de la Gaule, dans laquelle nous continuons à nous reconnaître. Et cette histoire, c'est César qui l'a écrite.

Histoire et enquête

Depuis que nous avons conscience de constituer une nation, nous relisons cette histoire comme si c'était la nôtre. Et nous l'abordons au travers, en quelque sorte, des événements de notre histoire récente, dans lesquels il nous semble entendre résonner l'écho des affrontements lointains de la guerre de César et de Vercingétorix. Nous aussi avons été battus et envahis ; nous aussi avons résisté et nous aussi avons été trahis et abandonnés. Les circonstances ont changé, évidemment, mais au fond nous sommes toujours confrontés aux mêmes choix et aux mêmes dilemmes. Ainsi, l'affrontement de César et Vercingétorix ne cesse-t-il de nous poser ces questions essentielles : comment un pays riche et puissant, tel que l'était la Gaule, peut-il s'effondrer ? Que s'est-il donc passé et quelles sont les causes d'un tel désastre ? Et quel a été le rôle de ceux qui avaient la charge du pays, tel en particulier Vercingétorix, qui a finalement conduit la Gaule à la défaite ?

Tenter de répondre à ces questions impose d'effectuer un examen serré des faits ; il s'agit, en somme, d'entreprendre une nouvelle enquête sur la conquête de César et la personnalité de Vercingétorix. Enquête (*Historia*) est l'appellation primitive de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'Histoire. Le but de l'Histoire n'est pas de raconter ce qui s'est passé – comme on pense raisonnablement que cela s'est produit – mais de mener une enquête. Il s'agit d'entendre tous

les témoins, mais de ne croire personne sur parole. L'enquêteur sait que chaque témoignage est partiel et surtout biaisé ; il est déformé, notamment par les intentions, souvent non avouées, de ceux que l'on interroge. L'enquêteur sait aussi que les raisons profondes des hommes ne sont jamais transparentes et qu'il faut se méfier de celles qui sont présentées comme telles. Qu'il faut accorder plus d'attention aux vides, où l'on ignore ce qui s'est passé, qu'aux pleins, où l'on sait au contraire comment les événements se sont déroulés. C'est en effet dans ces manques que peuvent se trouver les faits les plus importants : ceux qui contiennent les éléments permettant de reconstituer la logique de l'enchaînement réel des actes, et que l'on ne voit pas.

L'enquêteur a pour mission de rechercher « tout indice permettant la manifestation de la vérité ». Il cherche la faille dans les scénarios trop réguliers pour ne pas être des reconstructions fictives ; il traque la faute logique, la contradiction, l'impossibilité pratique, dans les histoires que ses sources lui proposent. Il recherche les preuves : celles qui ont été laissées par négligence, ou inconscience, et surtout celles que leurs auteurs ne pouvaient éviter d'abandonner. Il lui faut trouver ce qui est caché – ou dissimulé à dessein, ou bien simplement enfoui, dans l'oubli ou la masse de l'ordinaire. L'enquêteur sait que tous les éléments de l'affaire sont là, devant lui, ou presque ; mais il lui faut découvrir le fil directeur qui relie tous ces fragments apparemment disparates, ou anodins à première vue.

Plus de deux mille ans après la fin des guerres de conquête de la Gaule, ce n'est pas seulement le déroulement des faits qu'il s'agit de reconstituer, avec les mobiles qui sont à l'origine des actes des différents protagonistes de cette histoire. Il nous faut, tout d'abord, nous représenter l'affaire – pour utiliser le vocabulaire des enquêteurs – que constituent l'agression de

la Gaule et sa soumission à Rome, dans ses différents enjeux : aussi bien individuels que collectifs. En effet, la conquête de la Gaule n'est pas seulement une opération militaire, ou une entreprise politico-économique au service des intérêts de Rome ; c'est aussi l'histoire du combat acharné de deux hommes, César et Vercingétorix, qui incarnent des ambitions opposées, et dont l'un finit par abattre l'autre. C'est la confrontation de deux hommes qui, en s'affrontant par la guerre, ont appris à se connaître et à deviner les intentions, ou les réactions, de l'autre. Dans leur lutte à mort commune, ils sont devenus si proches qu'ils ont adapté chacun les méthodes de l'autre à leur propre stratégie ; l'un devenant, en quelque sorte, plus romain et l'autre plus gaulois qu'ils ne l'étaient. Leur combat a cristallisé l'affrontement millénaire de Rome et du monde celtique, en même temps qu'il lui a mis un terme : la Gaule est tombée, Vercingétorix a été vaincu et César l'a fait mettre à mort.

L'affaire Vercingétorix

Fallait-il aller jusque-là, et était-il nécessaire de s'en prendre à la Gaule, qui ne menaçait en rien, alors, la sécurité et les intérêts de Rome ? Dans cette « affaire Vercingétorix » dont il était le principal responsable, César était-il, en définitive, un grand stratège, ou un grand criminel ? À Rome, l'attitude de César était loin, en effet, de faire l'unanimité. Beaucoup furent choqués, d'ailleurs, de voir le chef vaincu de la Gaule, que la captivité avait rendu méconnaissable, exposé à une mort indigne après avoir été traîné en spectacle derrière le char de César, qui défilait dans Rome au milieu de l'or et des richesses qu'il avait spoliées. Nous devons ainsi nous représenter aujourd'hui comment cette affaire de la prise de la Gaule et de l'élimination de Vercingétorix a-t-elle été jugée ou perçue

par le public – dans sa dimension médiatique pourrait-on dire – et comment celle-ci a-t-elle été analysée par les premiers enquêteurs que sont les historiens romains des cinq premiers siècles de notre ère. Il faut également replacer cet événement controversé de l'Histoire romaine dans son contexte culturel et politique. Car il est frappant de constater combien cette affaire de la prise de la Gaule agit comme un révélateur, dans la longue durée historique. Dans les différentes appropriations et polémiques qu'elle a suscitées, «l'affaire Vercingétorix» découvre en effet les aspirations profondes de la société qui s'en saisit ; elle est un symptôme de ses troubles et de ses inquiétudes. On s'interroge : le chef gaulois était-il un rebelle qu'il fallait écraser pour l'intérêt commun, ou bien n'était-il qu'une victime de la soif de pouvoir des tyrans ?

En soulevant la question du droit et de la légitimité à s'emparer, en temps de paix, d'un pays étranger, l'affaire de la chute de la Gaule a traversé l'Histoire romaine. Elle a connu surtout une nouvelle actualité, lorsque les historiens contemporains du XIX^e siècle ont repris les données de l'enquête. Ils ont montré que l'on pouvait aborder cet épisode déterminant de notre histoire collective d'un autre point de vue, qui ne serait pas nécessairement celui du vainqueur, Rome, mais qui pourrait être celui de la Gaule. Incorporée à l'Empire, la Gaule avait en effet perdu sa mémoire en devenant romaine, mais son histoire n'avait pas été effacée pour autant : elle subsistait, éparpillée dans les mentions des anciens historiens de l'Antiquité, révélant le passé d'une puissance majeure.

Depuis l'époque romaine, on n'a jamais cessé de chercher à comprendre cet événement fondateur de l'histoire de l'Europe – et singulièrement de la France – qu'est la chute de la Gaule et la capitulation de Vercingétorix. Ces innombrables relectures et révisions successives ont produit une extraordinaire masse

d'interprétations et d'impressions accumulées depuis plus de deux millénaires, qui recouvrent et obscurcissent les faits originaux. Si nous connaissons relativement bien la personnalité de César, nous ne savons à peu près rien de celle de Vercingétorix, comme nous n'avons finalement qu'une connaissance très approximative de l'état de la Gaule à l'époque de la conquête romaine. Comment retrouver, dans cette affaire, la vérité des vaincus ? C'est-à-dire qui était, lui-même, Vercingétorix ? C'est là sans doute la tâche la plus difficile, celle dont nous sommes le moins sûrs.

Retrouver Vercingétorix

Les Romains le savaient : la conquête de la Gaule par César avait été le résultat d'une agression militaire injustifiée qui s'était conclue, des années plus tard, par l'exécution du chef de l'insurrection qui s'était opposé à l'occupation romaine. Dans cette affaire – qui repose sur une violation du droit international – Vercingétorix se trouve clairement dans la position de la victime. Or, paradoxalement, cette situation ne lui est guère favorable, au regard de notre enquête. Comme les victimes de faits divers, qui sont brusquement sorties de leur anonymat par le crime qui les fait disparaître, Vercingétorix n'a d'existence, pour l'Histoire, que par l'homme qui s'en est pris à lui : César. Sa disparition l'a projeté dans l'ombre ; alors que celui qui l'a abattu, César, a attiré sur lui toute la lumière, accédant à la célébrité grâce à son acte et à la personnalité de sa victime.

En somme, Vercingétorix n'est apparu dans l'Histoire que pour disparaître aussitôt. Il est l'objet sur lequel se fixe le parcours de César en Gaule, et dont l'aboutissement logique est sa propre fin. César a fait de lui non seulement une victime, mais surtout une victime nécessaire. N'entrant en scène que

pour être finalement battu, le chef gaulois ne pouvait faire autrement que d'aller à sa perte : Vercingétorix n'était pas suffisamment fort pour résister à César et c'est pourquoi il a échoué à lui échapper. Au fond, n'a-t-on pas dit que c'était là un mal pour un bien ? Ne fallait-il pas, en définitive, que la Gaule fût soumise pour qu'elle accède enfin aux bienfaits de la civilisation romaine ?

Ainsi, tel que l'a composé César, le récit de la chute de Vercingétorix fonctionne au profit de l'agresseur, qu'on l'admire ou qu'on le déteste au contraire pour ce qu'il a fait. C'est à sa victime que l'acte de César ôte en fait toute individualité : quoi qu'il en soit, elle était destinée, pour avoir croisé la route de son agresseur, à être sacrifiée. Levons tout de suite toute ambiguïté : il ne s'agit pas de rendre hommage à Vercingétorix en tant que « victime » ; ce serait le renvoyer, une fois de plus, au pouvoir de César – et surtout le réduire à n'exister que de la sorte. Il s'agit plutôt de tenter de rétablir le chef gaulois dans son existence, avec le peu d'éléments dont nous disposons : en somme, d'essayer, avec nos faibles moyens, de rendre Vercingétorix à lui-même.

La matière de l'histoire

Avec l'expérience, les archéologues ont développé une façon bien à eux d'appréhender le passé. Ils savent que, pour l'atteindre où il se trouve, enfoui dans le sol, ils doivent traverser une épaisseur plus ou moins grande de couches postérieures, qui sont venues le recouvrir et, en même temps, le protéger. Les premières tentatives des fouilles de Pompéi ou de Troie leur ont appris que ces accumulations apparemment parasites ne sont en rien un mort-terrain qu'il suffirait de déblayer pour retrouver entière l'authenticité du passé enseveli. Car ces strates sont le produit de la suite des

événements qui ont eu lieu après que le passé s'est trouvé réincorporé dans une autre époque : elles sont en réalité le témoignage précieux de sa « post-histoire ». On pourrait dire également que ces stratifications postérieures sont la mémoire du passé, qui, s'il a terminé d'être comme il était, n'en a pas pour autant cessé d'exister : ces lieux, jadis habités par des générations disparues, ont continué d'être occupés, aménagés et transformés par d'autres générations venues après elles. Ainsi, pour les archéologues, le passé est-il toujours là, toujours à présent ; c'est la raison pour laquelle on peut le remettre au jour.

Ceux qui fouillent dans le sol savent aussi que le passé leur apparaît toujours incomplet et mutilé. Des bâtiments jadis impressionnants sont réduits aujourd'hui à de simples tracés de fondations, et la vie de communautés entières résumées à des éparpillements de tessons de poterie et de débris d'ustensiles perdus ou abandonnés. Ce qui reste n'est rien, ou presque, par rapport à ce qui a existé ; et on n'en voit jamais qu'une infime partie, depuis l'endroit que l'on a ouvert dans le terrain. Le reste demeure invisible, encore enfoui et inaccessible, comme ces quartiers de Pompéi qui s'interrompent brutalement devant un mur de terre aveugle. Nous ne percevons du passé qu'une image tronquée et surtout provisoire.

Mais les traces du passé nous placent devant cette autre évidence : si ordinaires soient-elles en apparence, ces traces sont toutes significatives. Et même si elles nous gênent, en faisant intrusion dans le passé qui nous intéresse, ou bien en ne ressemblant pas à ce que nous recherchons, nous ne pouvons pas les ignorer, puisqu'elles sont là. C'est pourquoi les archéologues ont appris, malgré eux, qu'il ne faut rien jeter de ce que l'on trouve, parce que c'est la mémoire du passé qui se trouve renfermée dans tous ces débris. Alors ils ramassent tout, jusqu'au moindre fragment, même le plus

récent. Les chercheurs du passé lisent les textes comme ils lisent le sol, attentifs au moindre mot et même à la trace des rêves.

César a fait un rêve

Il s'était vu s'introduire dans la chambre de sa mère, avec la détermination d'un voleur et d'un assassin. Elle dormait, allongée et tranquille, dans le grand lit parental, où la place de son père était vide. En retenant son souffle, il s'était glissé auprès d'elle. Elle se débattait et le repoussait en pleurant, mais lui était fermement accroché à elle. César avait obtenu par lui-même ce qu'il désirait le plus au monde, bravant la colère des dieux impuissants, bien décidé à ne plus jamais abandonner sa place.

Il paraît que l'avenir, en s'approchant de nous, produit des signes qui sont en quelque sorte les embryons du futur ; tout comme le passé, en se retirant au loin, dépose des traces qui continueront à agir alors que l'on aura tout oublié. Les savants qui étudient ces questions disent à César que, dans ce rêve, la mère qu'il avait possédée avait pris la figure de la sienne pour lui parvenir : cette grande mère, c'était la Terre – notre mère à tous, qu'il allait conquérir et soumettre à sa volonté.

Loin de se dissiper dans l'oubli, ce rêve terrible s'était imposé en lui, comme s'il s'était agi d'une pierre de fondation apparue cette nuit-là. Lorsqu'il pillait à présent les récoltes des paysans et volait leur bétail, quand il faisait exécuter indistinctement les combattants et les civils, les bien-portants et les malades, et même les enfants et les vieillards ; lorsqu'il liquidait des populations entières par dizaines de milliers, abattant les États, traquant les chefs, ravageant les campagnes, brûlant les villes et les villages, il était toujours dans l'accomplissement de ce cauchemar – en réalité, il lui était soumis. Dans les yeux